



Revue des études slaves

LXXXVII-2 | 2016

Sociétés en guerre, Russie - Europe centrale
(1914-1918)

Louis MARTINEZ

Oran 1933, Aix-en-Provence 6 février 2016

Michel Aucouturier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/909>

DOI : 10.4000/res.909

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 19 juillet 2016

Pagination : 296-298

ISBN : 978-2-7204-05440-0

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Michel Aucouturier, « Louis MARTINEZ », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVII-2 | 2016, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/909> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.909>

Louis MARTINEZ

(Oran 1933, Aix-en-Provence 6 février 2016)

J'ai fait la connaissance de Louis Martinez en khâgne à Louis-le-Grand, pendant l'année scolaire 1951-1952. Il était mon voisin, et nous bavardions souvent pendant les cours, ayant vite trouvé un sujet d'intérêt commun : les langues. Originaire d'Oran, Martinez parlait couramment l'espagnol, il faisait mon admiration pour avoir appris le grec moderne, avec des marins grecs, m'avait-il dit, et il s'était mis tout seul à apprendre le russe, dont, l'ayant appris moi-même « sur le tas » à Moscou (où mon père était journaliste), j'étais en train de faire ma « langue de spécialité », à la place du grec ancien.

Nous nous sommes retrouvés à Moscou, en 1955-1956 : pour moi, c'était une deuxième année de stage à l'Université, la première ayant commencé en février 1954, où nous avions été, avec Claude Frioux, entré lui aussi à l'École en 1952 comme russisant, les deux premiers normaliens « spécialistes » de cette langue, ce qui avait amené la direction, soucieuse d'élargir l'éventail des spécialités ouvertes à l'École, à faire pression sur le Quai d'Orsay dans les négociations sur les relations culturelles avec l'URSS (Staline venait de mourir, en mars 1953, et une certaine détente dans ce domaine avait sans doute déjà commencé).

Louis Martinez, pendant ce temps, s'était mis avec acharnement au russe, de même que son camarade de promotion, Louis Allain, rattrapant ainsi pendant leurs premières années d'École leur retard dans la connaissance de la langue, et ayant commencé rapidement à préparer l'agrégation. Nous nous sommes ainsi retrouvés à l'université de Moscou, dans son nouvel édifice du mont Lénine (redevenu depuis le mont des Moines), surplombant l'un des méandres de la Moskova (l'un des bâtiments en hauteur, *vysotnye zdanija*, comme on les appelait officiellement pour ne pas en faire des émules des gratte-ciel américains), immense ziggourat aux innombrables accès, tous protégés par un strict contrôle qu'on franchissait en exhibant un « propusk ». Ses ailes étaient réservées à des chambres d'étudiants. Nous y formions un groupe peu important numériquement, mais le seul à l'époque en provenance d'un pays « capitaliste ». Nous étions naturellement très entourés par les étudiants de français (surtout des étudiantes, très majoritaires à la Faculté de philologie, auprès desquelles Louis Martinez, avec son physique méridional de *latin lover*, avait beaucoup de succès). Il parlait déjà le russe à la perfection, et multipliait les contacts, en particuliers en dehors de l'Université : c'est par lui que j'ai fait la connaissance de deux « Français », fils d'émigrés russe élevés en France, le jeune compositeur André Volkonski et le traducteur débutant Nikita Krivochéine, dont les parents avaient payé d'un séjour au Goulag de s'être laissés séduire par la perspective d'un retour au pays natal. Nous touchions là au terreau de la future « dissidence », avec laquelle Louis Martinez se trouverait naturellement en sympathie.

C'est avec Louis Allain et lui que je suis allé alors rendre visite à Boris Pasternak, à Peredelkino, dans les environs de Moscou. Au printemps de 1956, après le xx^e Congrès du Parti et l'accélération du « dégel », on commençait à pouvoir manifester son admiration pour la poésie de Pasternak, que je partageais avec Martinez, et son ami, un jeune poète bruyant et expansif de la génération du dégel, Lev Xalif, qui nous avait proposé sans la moindre hésitation de nous annoncer et nous amener chez lui. Nous avons été

accueillis à bras ouverts par le poète, manifestement heureux de parler à des étudiants étrangers, et qui a passé tout l'après-midi du 20 mai à bavarder avec nous, à nous interroger et nous parler très librement, sans aucune réserve.

C'est donc tout naturellement que lorsque, à la fin de 1956, Hélène Zamoyska (alors Hélène Peltier) et Jacqueline de Proyart ont rapporté de Moscou le texte russe du *Docteur Jivago* (dont Feltrinelli avait déjà acquis les droits et commandé une traduction en italien), nous avons pris la décision d'entreprendre collectivement sa traduction en français, en associant au projet Louis Martinez, notre camarade d'études, dont nous connaissions l'admiration pour le poète et le talent de traducteur et avec lequel nous savions collaborer. Nous traduisions chacun un quart du roman. Martinez et moi nous étions partagés les « Poèmes du Docteur Jivago », formant la 17^e et dernière partie du roman. Nous avons ainsi passé l'hiver 1956-1957 et le printemps suivant à nous rencontrer régulièrement pour échanger nos problèmes et confronter nos solutions, en profitant des conseils d'un admirateur ancien du poète, le vieil émigré Nikolaj Ivanovič Gogolev, qui assistait souvent à nos réunions. L'ensemble de la traduction a été ensuite relue par tous les membres de l'équipe. L'œuvre étant encore interdite en URSS, et ceux qui avaient concouru à sa diffusion risquaient de faire l'objet de mesures de rétorsion (comme le refus d'un visa), la traduction a d'abord paru sans nom d'auteur, ce qui pouvait la rendre suspecte, mais l'homogénéité et la qualité du résultat ont été unanimement saluées par la critique.

Au cours des décennies suivantes, nous sommes restés en contact, malgré l'éloignement géographique : en 1960, je commençais ma vie de famille à Genève, où j'avais été nommé à la chaire de « langues et littératures slaves », tandis que Louis Martinez, après l'agrégation retrouvait partiellement ses origines méditerranéennes en fondant une famille à Aix, où il avait été nommé à l'Université et participait à une vie culturelle active. L'éloignement géographique espaçait nos rapports personnels, mais notre spécialité commune nous rapprochait souvent.

À côté de son enseignement universitaire et de son engagement en faveur de l'émancipation du monde communiste (en particulier de la Pologne), Louis Martinez avait une très féconde activité de traducteur de littérature russe : classique (le *Saltykov-Chtchédrine* de la Pléiade lui doit beaucoup), plus récente (le *Tchevengour* de Platonov), mais surtout contemporaine, avec une préférence pour les auteurs non-conformistes (Soljénitsyne, Sinjavskij, Kopelev, Bukovskij). Mais son domaine d'élection était la poésie : il est l'auteur de la traduction, du choix et de la présentation des *Poésies* de Pouchkine, parue en 1994 dans la collection « Poésie » de Gallimard ; il est l'un des meilleurs traducteurs français de Mandel'stam, dont il nous a donné en particulier la très remarquable et très difficile clef de sa poétique, l'*Entretien sur Dante*, et de nombreux poèmes, auquel il a consacré de pénétrantes études.

La sensibilité, la finesse littéraire et le talent poétique dont témoignent ses travaux, en particulier ses traductions, révèlent cependant ce que son engagement professionnel a longtemps freiné : une vocation cachée d'écrivain, à laquelle seule la retraite, en 1996, lui a donné le loisir de se consacrer. On pouvait la pressentir depuis longtemps : aussi la publication de son premier roman n'a pas été pour moi une surprise, mais plutôt la brillante révélation de ce que je sentais en lui depuis notre voisinage sur les bancs du lycée Louis-le-Grand. Publié en 2000, son premier roman *Denise, ou le corps étranger*,

est le premier volet d'une vaste trilogie, parue entre 2000 et 2006, qui fait revivre l'Oran de son enfance et de sa jeunesse. Le titre est symbolique : le « corps étranger » désigne allusivement un monde condamné, celui de la communauté européenne d'Algérie, dont Oran, avec sa bigarrure ethnique et sociale est le résumé vivant. Dans ce premier roman, Martinez fait admirablement revivre, à travers une foule de personnages pittoresques, ce monde coloré, dans son somptueux cadre maritime, auquel est venue se fondre, à la veille de la Première Guerre mondiale, son héroïne, l'artiste Denise, corps doublement étranger puisqu'elle y a trouvé un refuge pour échapper à son passé de jeune bourgeoise française du début du siècle.

Dans les deux volets suivants, *le Temps du silence* (2002) et *La dernière marche* (2006), le romancier continue à suivre ses personnages, mais en élargissant et actualisant ce tableau, replacé dans son contexte historique – celui des années 1942-1962, annonçant et consommant la fin de ce « corps étranger » qu'est l'« Algérie française » qu'il a vécue dans sa chair, au cours de son bref retour à Oran, après l'agrégation, puis de son service militaire en Algérie et au Sahara. On y voit transparaître aussi la suite de sa propre biographie, avec en particulier « l'épisode russe », pris en charge par l'un de ses personnages, retrouvant dans l'URSS poststalinienne les traces d'un père englouti par le Goulag. L'écriture somptueuse, imagée, tantôt passionnée, tantôt ironique, dont il fait preuve tout au long du roman, donne à ce panorama pittoresque d'Oran, avec son cadre méditerranéen, la dimension d'un chant funèbre pour un Eden disparu, où l'écrivain s'est plongé en quête de son passé et des sources de sa sensibilité.

Michel AUCOUTURIER
Université Paris-Sorbonne